

ame l'Italienne, costume sombre ; Claudia St-Etienne, paraissant réveuse.

V

Depuis plusieurs jours, on remarquait au Cirque Continental l'absence de Robert Roberts le célebre écuyer américain.

Il s'est, paraît-il, fait au pied une légère luxation ; heureusement ce ne sera rien. Il en sera quitte pour quelques jours de repos forcé.

Malgré ses exercices, si goûts du public lyonnais et qui attirent chaque soir une foule considérable, sont interrompus.

On dit bien vrai, la mauvaise fortune ne vient jamais qu'elle n'en amène une, ou deux, ou trois.

Le superbe ézelan de Robert Roberts est gravement, très gravement malade ; on le considère comme perdu ; perte très regrettable pour son maître comme pour les nombreux spectateurs qui viennent applaudir aux exercices si variés et si attrayants qu'a su réunir M<sup>e</sup> Léon.

La magnifique bête, si intelligente, si docile, avait été dressée à l'Hippodrome de Paris, et vaït plus de deux mille francs.

*Ta douleur, ô Roberts, en serait éternelle.*

V

Croisée dimanche dernier, au Parc de la Tête-d'Or, la baronne de Saint-Ouin, conduisant elle-même, malgré le froid, ses deux chevaux noirs : la baronne portait une très jolie toilette.

V

La duchesse de Bordeaux est partie samedi 26 courant, à 6 h. du soir, pour Marseille (hôtel de Castille et du Luxembourg).

V

NOS ANCIENS ARTISTES. — Nous apprenons que M. Stéphane, que les Lyonnais ont connu ici, tenant l'emploi de fort ténor sur notre première scène, vient de mourir à Paris d'un cancer à l'estomac, dans une indigence presque complète.

V

Andrée, qu'on nomme la Charmeuse, sans doute au même titre qu'on nommait Euménides les déesses les plus cruelles (car ce n'est pas à la douceur de ses traits qu'elle le doit), va promener au Skating son insolente originalité, avec sa sœur, minuscule épinglée.

Soignez mieux vos toilettes, drôlatiques montanées, car, pour nos Sylvains :

L'habit fait, hélas ! le moine.

Nigri.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer, à la semaine prochaine, notre feuilleton Thalie.

## VARIÉTÉS

### Mes Débuts dans la Marine

En 1827, j'atteignis ma seizième année. Sur ma demande, je fus admis comme novice dans la marine de l'Etat, qui m'octroya 18 francs par mois, en me laissant le soin de pourvoir à mon entretien avec cette somme.

On me désigna bientôt pour faire partie de l'équipage du brick le *Faune*, mouillé en grande rade de Toulon, prêt à mettre en mer au premier ordre, ainsi que toute la division navale, en vue d'une croisière devant Alger.

Pendant les quelques jours que je restai à Toulon, j'avais lié des relations faciles avec des marins dont j'étais le complaisant amphitryon. Quand arriva le moment fixé pour l'embarquement, tous mes amis improvisés m'accompagnèrent sur le quai, où je louai un bateau.

Après force poignées de mains, souhaits et déclances sur la pénible carrière que j'avais choisie, je quittai le rivage, l'âme profondément attristée.

En sortant du port, par un beau ciel et une chaleur accablante, je découvris l'immense rade et le mouvement fébrile des embarcations nombreuses qui la sillonnaient.

Les amateurs allaient contempler les vaisseaux et frégates composant la flotte mouillée à trois milles de la ville. Des citernes étaient remorquées pour s'accorder aux flancs des navires et les approvisionner d'eau potable.

De tous côtés, on entendait les mugissements des bœufs, le bêlement des moutons, le grognement des porcs. Les coqs envoyoyaient aux vagues sans échos leurs cocoricos sonores.

On ne pouvait prendre trop de précautions en présence d'une croisière très longue, où l'on n'a même pas la latitude de pécher, comme cela se pratique sur toutes les côtes. On n'a d'autres ressources que de capturer de temps en temps quelques bonites, dont regorge le littoral algérien.

Des embarcations moins bruyantes transportaient des vivres et le matériel de l'administration maritime.

J'étais probablement le seul qui ne prit aucune part au mouvement des uns, à l'allégresse des autres, appelés à regagner la terre, une fois saturés de ce spectacle aussi rare qu'intéressant.

Mon brick, mouillé à l'entrée du goulet, sauvait la haute mer avec un gracieux tangage provoqué par la houle. Tout était correct dans ses agrès, dans l'alignement de ses vergues. A l'ouverture de ses sabords, au nombre de seize, une caronade s'allongeait. La corne d'artimon arborait le pavillon blanc. J'abordai, je me hissai gauchement, aidé des tire-veilles ; c'était de la gymnastique.

Sur le pont, personne ne vint à moi. La drôle m'offrait un siège, je m'y assis piteusement, et, tout ahuri, j'observai.

Quelques matelots travaillaient. L'un faisait du bitord au moyen d'un tournoquet, d'autres pratiquaient une épissure sur un grelin. Tous parlaient le provençal, de l'hébreu pour moi. La

langue française n'était réservée que pour les manœuvres.

Je ne restai pas longtemps seul. Voici venir un groupe de trois hommes à figure hirsute, vêtus de vareuses courtes mouchetées de goudron.

Le plus hideux de ces personnages m'apostrophait grossièrement :

« Qué garcè ahi ? (Que fais-tu là ?)

Je le regardai, effaré.

« Je crois, dit-il en provençal à ses deux comparses, que c'est encore un parisien. » Il reprit : « Quo que tu n'en fais là que tu fais rien ! T'es pas négociant, què ! »

« Je fais partie du bord ; j'arrive. »

« Puisque tu n'en es du borre, va-t-en me servir une escoube. »

Nouvel effarement ! je promène sur l'affreux triun regard hébété.

« Zé sais pas, ma parrole d'honneur, si zè n'en parle n'a n'un Français, vò n'a n'un Turr ; je lui dis d'aller me servir une escoube, et il est là sans bouzer. Tous ces francillots, ces terriens de parisiens, ils sont enraizés pour naviguer, comme si que ça pouvait servir dans leur turme de grande ville qui ne vaut pas Marséyé ni Tolödon. Attends un peu, mon pitchoun, quand tu ne seras pas de quart, on t'en donnera du sec dans les z'haubans, pour l'apprendre à vouloir être matelot. » Son ignoble entourage opina du bonnet.

Cet attristant personnage me quitta fort mal impressionné.

Ma bonne étoile, si soudainement éclipsée, m'amena un protecteur. Robert (c'était son nom), voyant ma mine déconfite, s'approcha, — « J'ai tout entendu, fiston, me dit-il. Il ne faut pas pour si peu s'enrichir le tempérament, tonnerre de Brest ! Je suis un vieux requin ; vous m'intéressez, vous pouvez vous embossez à mes côtés et narquer les sautes de vent. Tant que j'étalenguerai les deux bouts de filin, vous n'aurez pas trop à burlourguer parmi les embarras du bord. »

Ce langage amphigourique, argot du marin, ne laisse pas de m'étonner, en dépit du plaisir qu'il me causait dans ce cas difficile. Somme toute, j'avais affaire à un noble cœur, je lui donnai toute confiance.

« Quel est donc, lui demandai-je, cet homme si laid, qui vient de me parler d'une façon si drôle ! »

« C'est un quartier-maitre (un caporal), un marsouin qui n'est bon qu'à se pommer de tribord à babord en faisant le crâne ; il n'est pas capable de gréer proprement un perroquet, ni de prendre un ris à l'empointure sous le vent. »

« Que veut dire ce mot « escoube » qu'il a répété deux ou trois fois ? »

« Escoube, en provençal, signifie « balai ». »

« Ah ! »

« Vous êtes parisien ? »

« Du tout ; je suis dauphinois. »

« C'est tout comme. Ici il suffit de parler le français pour être parisien. J'arrimerai dans votre boussole le provençal, la langue du bord. Je vous apprendrai les noms des manœuvres ; je suis gabier de grand mat, ponantais, de Landerneau, et non Martigaou, comme ces lascars. En arrivant au milieu des failli-gars du bâtiment, je me suis dit : tu as coiffé, mon pauvre matelot, range à laisser virer loff pour loff, et veille sur ces mokaus, à seule fin de jaser de conserve. A force de galipotter, du louoyer, de tirer des bordées au plus près sans fasceyer, j'ai jeté les grappins sur l'idiole du trou de diou, et halé bas le provençal que je dégoise proprement aujourd'hui. Je sais qu'une escoube est un balai, une sartan une poèle à frire, une oulo, une marmite, etc. Si vous ne parlez provençal, on ne vous écoute point. Je suis le chanteur du bord, au gaillard d'avant, pendant les belles nuits d'été. Je passe pour être un homme, un tantinet spirituel, et mon orgueil ne bat pas en ralingue pour cela. Ecoutez ce que je chante en provençal :

Ah ! diou quand m'en souveni  
Dei moments qu'ai passa,  
Non poudé me reténi  
De plouroun moum ingra.  
Ara qué soulié  
En gardan mei moutons... »

Mais, nom d'un cabestan ! ma bouche file du câble, sans songer au plus pressé, et aussi que vous ne comprenez pas. Je me charge de votre instruction, pour peu que vous souquez à joindre les amures du canal auditif. Les officiers sont du pays ; les lieutenants, de St-Tropez, de la Ciotat, de Bandol ; le capitaine, d'Ollioules. Un vrai loup de mer, celui-là ; raide, mais juste, peu ami de la garçette. Du reste, il n'y a guère d'autres punitions que le sec dans les haubans et les retranchements de vin. Impossible d'éviter les fers, avec un petit par de cinq boulets de la cannone voisine pour oreiller. Pas de bouline ni de cale. La bouline est donnée par tout l'équipage, chaque homme étant muni d'une garçette ; pour la cale, un cartabut est frappé sur la grand'verge, le matelot, attaché par le milieu du corps, est hissé à courir, puis on largue en grand une ou plusieurs fois, et le condamné prend un bain pas du tout agréable. Avant de venir à bord, j'étais au brick la *Silène*, à poupe ronde, commandant Brut. Nous recevions autant de coups de garçette que nous mangions de rations de biscuits, et la bouline et la cale allaient bon train.

Capitaine Mazoudier.

(La suite au prochain numéro.)

## NOS THÉATRES

*Hérodiade* poursuit le cours de sa longue et fructueuse carrière. C'est un succès colossal, sans précédent à Lyon. Plusieurs opéras étaient au programme de cette saison, il faudra renoncer à les montrer sans doute avant la prochaine campagne. Cependant nous aurons sous peu *Lakmé*, et peut-être aussi *Manon*, de Massenet, autre grand régal pour les amateurs de bonne musique.

Quant aux Célestins, les *Pommes d'Or* ont la vie dure. On y monte lentement différentes pièces. La comédie sera représentée par les *Vieux Garçons*, un des meilleurs ouvrages de Sardou. Il est question de la *Fille du Tambour-Major*, qui n'a pas été jouée ici depuis longtemps, opérette populaire, qu'on entendra certainement avec un

nouveau plaisir. Au surplus elle sera donnée dans des conditions exceptionnelles d'interprétation et de mise en scène. M. Dufour fait bien les choses, nous l'en félicitons et nous formons des vœux pour qu'il ne nous quitte pas de sitôt.

Donc, cette semaine, la tâche de chroniqueur étant facile et bien vite remplie, attendons les événements, et remettions à huitaine des détails intéressants, je l'espère.

Gaston.

## Les Etrennes

J'ai sur mon bureau peut-être deux cents lettres qui m'arrivent de tous les côtés. Des lecteurs et des lectrices me demandent des renseignements sur les maisons recommandables à tous les points de vue, où l'on puise se présenter en toute garantie et trouver de la belle marchandise à bon marché.

On s'adresse assez volontiers aux journaux pour obtenir ces renseignements, car, dans le nombre des maisons dont les réclames remplissent les quatre pages, il sont à même de connaître parfaitement les meilleures.

En première ligne, nous citerons la *Maison Rivière sœurs*, passage de l'Argue, angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville, qui possède les plus vastes magasins de chapellerie de France.

On y trouve les dernières modes de chapeaux à des prix très inférieurs à tous les autres magasins, et un assortiment considérable de coiffures à bon marché : feutres mous, chapeau haute forme, chapeaux fantaisie de toutes les nuances, casquettes de voyage et d'uniforme, et un grand choix de coiffures pour enfants, bonnets grecs, etc.

Voulez-vous être bien vêtu et à bon marché, allez au *Prince Eugène*, rue de Lyon, 35, la maison qui possède le plus brillant assortiment de costumes.

Robert.

## REVUE DES CIRQUES ET CONCERTS

### Théâtre-Bellecour

La *Doctoresse*, qui attire chaque soir, au Théâtre-Bellecour, un public nombreux, a un succès fou. Sans amphore déclamatoire, conçue avec un entraînement diabolique, vêtue d'un habit d'arlequin, cette pièce est empreinte d'une franche gaîté ; c'est une plaisanterie gaillardement menée.

M<sup>e</sup> Marie Kolb tient avec beaucoup de distinction le rôle de la *Doctoresse* ; elle en incarne parfaitement le type, notamment au premier acte où nous la trouvons dans un cabinet de travail, vêtue d'un peignoir de velours vert, coiffée d'une toque, et fumant philosophiquement sa cigarette en parcourant quelque traité scientifique.

M. Munié est un excellent comédien qui a l'habitude des planches.

M. Worms et M<sup>e</sup> Marie Helmert sont de vieilles connaissances pour les Lyonnais qui, les ont appréciées l'année dernière dans le *Maitre de Forges*.

M. Myrtil (Gaston) est un jeune comédien qui promet pour l'avenir.

La *Doctoresse* a été assez critiquée. Dans cette pièce, toute d'actualité à l'heure où se dresse, palpitable, la question de l'éducation de la femme française, il eût été préférable, à notre avis, pour MM. Ferrier et Bocage, de soutenir leur thèse d'une façon plus grave en donnant à ce mari, déçu dans ses affections et dans ses illusions les plus chères — l'absence d'amour au foyer conjugal,

— des allures sincères, dégagées de ces cotés comiques, et parfois grotesques, qui soulèvent les risées des spectateurs dans les moments qui devaient être essentiellement émouvants.

Qu'on ne l'oublie pas, c'est par ce côté sentimental que Georges Onhet a empoigné son public.

Les Lyonnais ne peuvent que répondre à l'appel de l'intelligent directeur du Théâtre-Bellecour, qui leur offre, en représentations, des comédies de mœurs, nouveautés pleines d'attrait si appréciées du public intelligent.

Grand Cirque Continental

Il y a des directeurs de spectacles qui se plaignent de l'inertie du public, M<sup>e</sup> V. Léon est loin d'être réduite à ce point. Samedi, la salle était comble. On était venu applaudir la gracieuse écuyère, miss Lehmann, dont le talent est à l'abri de la critique. Quant aux débuts de miss Kabowl, la fée de l'air, on n'a pu l'apprécier, la pyramide de tables dorées qui sert à ses exercices a refusé de s'élever : ses engrenages étaient faussés. Le régisseur, M. Ben Hardwicke, s'est avancé, mais, habitué à parler anglais, son *This mechanism is deranged* n'a pas été compris, ses gestes élégants seuls ont soullevé des acclamations, car le public est très sympathique pour cet habile dessinateur de chevaux. Aucun sifflet n'a été entendu, ce qui prouve, une fois de plus, la confiance des Lyonnais dans l'intelligente direction du Continental. Un employé, voyant l'embarras du régisseur, a fait en français des excuses au public. (Tonnerres d'applaudissements.)

Scala-Bouffes

Tout nouveau, tout beau, dit le proverbe. Attristé par les nombreux débuts, le public ne cesse de venir entendre les artistes de la Scala. On s'était accoutumé à venir se divertir à *Guignol-Revue*, et cette habitude, cette seconde nature, ne sait pas encore perdre.

Citons M<sup>e</sup> Kervilles et Mayeur, MM. Claudius, Francès et Moiroud, dont les chansons sont unanimement applaudies.

Les frères Gémont ont été, jeudi, l'objet d'une bordée de sifflets de la part des spectateurs des troisièmes galeries, tandis que des salves d'applaudissements s'élevaient du parterre... Nos félicitations à ces artistes pour le sang-froid dont ils ont fait preuve à cette occasion. *Les Modistes en Carnaval* ont le talent de provoquer des rires inextinguibles.